

dire qu'il a vraiment rempli une lacune, et c'est pourquoi nous disions dans notre premier numéro :

« Le Canada n'a pas de journal de ce genre depuis la disparition de l'*Opinion Publique*, et LE MONDE ILLUSTRÉ vient occuper la place vacante.

« On nous jugera d'après nos œuvres. »

Ce sont nos collaborateurs, écrivains de mérite, qui ont fait notre succès, c'est : Louis Fréchette, Benjamin Sulte, l'abbé Proulx, Faucher de Saint Maurice, Philéas Huot, Remi Tremblay, Stanislas Côté, Gonzalve Desaulniers, J. A. N. Provencher, W. Chapman, Léon Lorrain, Alphonse Christin, George Duhamel, M. J. A. Poisson, Reine, Hermance, J. Hirtz, Anna M. Duval, Chs. Buet, M. Coupal, J. B. Caouette, Marguerita, Ninette, Chs. A. Gauvreau, Paul Colonnier, L. Gougeon, Chs. M. Ducharme, Nérée Beauchemin, Samuel Martel, Pierre Gigo, Dutanel, E. Chevrier, Edmond Roy, J. W. Poitras, Varaine, etc.

Merci à tous, merci pour les services qu'ils nous ont rendus, merci d'avance pour leur collaboration future.

Avec une telle armée d'écrivains, et beaucoup d'indulgence de la part du public pour le chroniqueur hebdomadaire, LE MONDE ILLUSTRÉ ne peut que prospérer.

C'est donc avec confiance que je salue cet anniversaire qui m'est cher à plus d'un titre ; aujourd'hui 5 mai 1888, LE MONDE ILLUSTRÉ, que je regarde un peu comme un fil, entre dans sa cinquième année, et Laurence, ma fille aînée a dix ans.

Leon Lorrain

CHOSSES DU PASSÉ

LE THÉÂTRE HAYES

De nos jours, nous nous plai-sons à croire que nous sommes les vulgarisateurs du théâtre à Montréal, et que sa popularité s'est étendue avec notre génération. Et nous nous disons cela avec orgueil. Eh bien ! c'est une grave erreur, dont la réfutation est nécessaire. Nos pères, gens plus sérieux que nous, aimaient et encourageaient le théâtre, mais un théâtre vrai, moral et instructif. Aussi ont-ils été favorisés des meilleures troupes de comédiens, au talent réel, méritant en tout point d'être encouragées. Ces compagnies n'avaient aucune analogie avec les quelques comparaisons qui nous visitent hebdomadairement à titre d'étoiles, et que nous allons applaudir, nous ne savons pourquoi. Il y a bien, comme à toutes les règles, quelques exceptions, mais hélas ! elles sont si rares. Comme des étincelles, ces artistes brillent un moment, et s'éteignent aussitôt. Dès leur départ, les absurdités qu'on nous joue nous font oublier leur venue. Et ces banalités, ce grotesque, appelés à grands cris par notre goût corrompu, et étalés sans pompe à nos yeux troublés, nous procurent un vague plaisir que nous voudrions en vain analyser. A quoi est-ce dû ? Et mon Dieu ! à cette antipathie prononcée pour le vrai, le beau, le bien même. Cela tient aussi à ce que nous écoutons trop la réclame qui nous fait prendre le cuivre pour l'or. Si ce triste état de chose continuait de la sorte, nous ne nous tromperions guère, en prédisant la chute du théâtre. Le public, lassé du stupide, en sera le proclamateur. D'aucuns diront tant pis, d'autres ajouteront tant mieux.

Nous ne nous prononçons pas, laissant à chacun son opinion.

Le premier théâtre à Montréal fut construit en 1825, par souscriptions publiques, sur la rue Saint Paul, à l'est de l'église Bonsecours. Son coût était de \$25,000 près. Il était en brique et en bois. La scène étant par trop petite, on y joua tout d'abord des comédies proverbes ne nécessitant presque pas de mise en scène ; puis comme les écus entraient à flots dans la caisse des recettes, l'ambigu s'agrandit. On posa un beau et large rideau, on fit peindre de nouveaux décors, et, pourvus de tout, les amateurs du temps jouèrent des drames noirs à grands effets. Et Dieu sait

comme les drames noirs étaient de vogue en ce temps-là. M. Molson, le principal actionnaire, voulant augmenter la popularité du « Théâtre Royal », fit venir de l'étranger de bonnes troupes qui rendirent à perfection, dit la chronique d'alors, les chefs-d'œuvre représentés sur les grandes scènes d'Europe. Mlle Calvé, avec une compagnie choisie, vint débiter à Montréal, sur les planches du Royal. On sut reconnaître son mérite, et on sut l'apprécier. Le Royal devint par la suite une place fashionable où la fleur de l'aristocratie montréalaise et étrangère allait applaudir des artistes réels qui interprétaient dignement les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Les succès s'ajoutèrent aux succès, et la renommée du théâtre tendait encore à croître davantage, quand un incendie terrible, le réduisit en cendres en 1848.

Tous furent navrés de ce désastre.

« Pauvre théâtre ! exclamait-on, on s'y amusait tant. » Puis, que pouvait-on faire maintenant ? Comment faire écouler ces longues soirées d'hiver ?

Autant de questions, s'ajoutant à un même nombre d'exclamations dictées par l'ennui. Et cela se faisait journellement depuis tantôt deux ans, quand une rumeur courut par toute la ville, allant à dire que M. Hayes, riche résident de Montréal, ferait construire sous peu, à ses propres frais, un théâtre qui rivaliserait avec ceux d'Europe par sa grandeur et sa magnificence.

En effet, neuf mois après la circulation de cette rumeur, un magnifique monument fut élevé rue Notre-Dame, à l'endroit où est maintenant le clos vacant situé à côté de l'hospice Saint-Charles. Ce fut l'habile entrepreneur canadien, Augustin Lamberge, qui le construisit.

La façade de cette bâtisse était en pierre sculptée ; les côtés et l'arrière-partie en briques Damstein, importées expressément d'Ecosse.

Sa longueur à l'extérieur était de 135 pieds, et son front de 65 environ. A l'intérieur il y avait trois galeries, des loges de face, de côté, d'avant-scène et même des baignoires. Son jeu de scène, un des meilleurs en Amérique était évalué à 40,000 dollars. Seul, le rideau, peint par un Italien du nom de Martanni, coûtait \$6 000.

C'est à ce théâtre que les Ravels et les Martini, célèbres pantomimistes, s'illustrèrent au Canada. Composée de 126 acteurs tous venus d'Europe, cette compagnie joua à Montréal pendant trois longs mois. Tout l'hiver ! Chose qui certes ne s'était jamais vu, et ne se verra jamais.

Les danseuses Viennoises, au nombre de 60, et le grand orchestre allemand de 38 musiciens, qui les accompagnaient, reçurent aussi des ovations enthousiastes.

C'est aussi sur cette même scène que madame Laborde, cantatrice française, élève distinguée du conservatoire de Paris, se fit entendre.

C'est elle qui provoqua une émeute à l'hôtel Donegana en chantant la Marseillaise. Les esprits étaient fort montés dans ce temps. En entendant ce chant sacré, si patriotique, si sublime, les Anglais se crurent insultés, et firent du bruit. Les Canadiens voulurent faire silence. Ceci causa l'émeute. On se battit, et pendant le tumulte, les Teutons coupèrent les tuyaux à gaz.

L'hôtel prit feu et fut détruit une heure après.

Depuis quelques semaines le « Théâtre Hayes » avait fermé ses portes afin de faire quelques réparations à la scène. Le public s'ennuyait à mort. Avoir du mouvement, du rire, de la joie, de l'enthousiasme, pour tomber soudain dans un silence profond, une vie inerte, c'était pénible n'est-ce pas ? (*)

Chacun à grands cris redemandait la réouverture, et surtout les nombreux officiers qui tenaient garnison en cette ville.

Et ce fut avec un sujet de contentement général, quand un matin, les habitants de la ville se réveillant, virent collées sur les murs, les pans de maisons et même sur les portes de certains édifices publics de grandes affiches colorées, où de grosses lettres noires, en vedette, annonçaient ainsi :

ADRIEN ! ADRIEN ! ADRIEN !

Jouera ce soir au Hayes.

QUE TOUS S'Y RENDENT !

(*) Ces réflexions ne sont pas de nous, elles sont puisées dans l'*Avenir*, journal du temps.

Ce « que tous s'y rendent » n'était aucunement nécessaire. Dès sept heures, nous n'entendions que les ouvriers crier sur toutes les gammes de la voix : *Standing room only*.

Inutile de dire que les applaudissements du public, applaudissements longtemps préparés, ne firent pas défaut au grand magicien.

Mais Adrien était ambitieux ; il voulait du succès, toujours du succès. Content de sa première il fut, mais il souhaita ou plutôt voulut une seconde aussi bonne, une troisième meilleure.

Il résolut de monter sa popularité au dernier degré, et par là rester longtemps dans sa chère ville, chère parce qu'elle lui rapportait beaucoup sans doute ?

Donc, aidé de son art et de la réclame, il réaliserait son rêve.

Un matin—c'était le lendemain de sa première, le 28 avril—les nombreux commerçants et acheteurs du nouveau marché Bonsecours virent venir le père Homier, un de ces Canadiens comme il n'en existe presque plus, hélas ! églant ses pas méthodiques sur ceux de l'homme noir d'hier soir. C fut le comble de l'étonnement. Les commerçants en avaient la berlue. Poursuivis par la curiosité plusieurs suivirent les deux hommes. Près du pécytil, le magicien s'arrêta, le père Homier et la foule aussi. Adrien s'avance vers une reven- deuse.

—Combien vos œufs ? dit-il.

—Oh ! mon monsieur, fit la vieille marchande, seulement quinze sous la douzaine. Et c'est qu'ils sont frais. Les poules ont pondu hier.

—Bien ! dit Adrien, je vais en prendre une demi-douzaine. Mais diable, reprit-il en mirant un œuf au soleil, ils ne sont pas frais.

—Pas frais ! répondit la vieille au comble de l'étonnement.

—Non ! je vois du brouillé, dit le magicien.

Puis cassant un œuf, un louis d'or tomba sur le pavé.

—Que vous disais-je ? Mais pristi, je les aime mieux comme cela. Je vais prendre toute votre marchandise.

—Ah ! pour ça, non dit la marchande qui, pendant la scène, était devenue blanche, rouge, puis noire, enfin presque arc-en-ciel, vous n'aurez rien, rien de rien... rien !

Furtivement, elle plaça sa boîte aux œufs dans une voiture aussi vieille qu'elle, et le cheval partit.

La foule, qui avait compris le tour, la suivit, et la vit au fond d'une cour casser tous ses œufs, avec des marques d'étonnement, s'accroissant degré par degré. Elle trouva du jaune... mais du jaune liquide.

Adrien, à la connaissance de tous, fit parvenir à la vieille une pièce de vingt francs, prix très élevé pour sa marchandise.

Ce fait fut rapporté partout. On en parla même dans les campagnes.

La presse s'en empara avec mille détails, la plupart faux, mais il appert qu'Adrien les accepta de tout cœur.

Le soir du même jour, le théâtre fut trop petit pour contenir la foule.

Le magicien joua au Hayes trois semaines durant.

Les anciens se rappellent encore de lui, et c'est de l'un d'eux que nous tenons ce fait authentique.

Deux mois plus tard, le feu, qui ravagea le fanbonn Québec, en 1852, réduisit en cendres cette magnifique salle, comptée alors comme une des sept merveilles de Montréal.

Les seules choses sauvées du désastre furent le rideau et une partie d'un décor qui avait servi à la troupe des Ravels.

VARAINE.

NOS PRIMES

QUARANTE-NEUVIÈME TIRAGE

Le quarante-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'avril), aura lieu SAMEDI, le 5 MAI, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entree libre.